

ORNELLA BELFIORE

LE TEMPS D'AIMER

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :

<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de
voir le jour :

AMRAM MICHELE, APPALASAWMY ANOUCHKA, BASQUIN LAETITIA, BASQUIN LAURA, BASQUIN LIVIA, BELFIORE CAMILLE, BELFIORE ILDA, BELFIORE LYSA, BELFIORE GOULIAN LAETITIA, BELLOT SANDRINE, BENCE CHRISTOPHER, BERNART NADINE, BLANCHON SARAH, BOULIC YOANN, CADRECHA AMANDINE, CADRECHA DIDIER, CALLEJA LAURENCE, CHETBI NADIA, CONY KATIA, COUPARD VALÉRIE, CUENE OLIVIER, DEMARTINI ROLANDE, DIORAZIO FLORENCE, DOUSSOT PASCALE, DUBARRY JULIEN, DUBUISSON SANDRINE, DUMAS GARCIA CHANTAL, FAIVRE KARINE, FASSIER CORINNE, FEYRIT NOAN, FONTAINE ALAIN, GABORIT SANDRA, GAU CATHERINE, GAUDEL STÉPHANE, GIBELLI MATTHIEU, GICQUEL GAËLLE, GORELY STÉPHANE, GOULIAN CORINNE, GOURVES ANNE, GRAVE SÉBASTIEN, GREBILLE ROMAND OLIVIER, GROSS CORINE, GUELLAB NEE HADJOUT ASSIA, ISSERT KRISTINA ET CAMILLE, JONNET OLIVIER, JOURDAN MUMU, KARAOLIDES OLIVIOS, LAFITTE KYLLIAN, LAINE KRISTELL, LAURENT ZELIE, LAURIOU NOWENN, LE LABOUSSE BETTINA, LE LABOUSSE ÉMELINE, LE MOING VALÉRIE, LE ROMANECER CÉLINE ET CÉDRIC, LEROY ANNE-CLAIRE, LEYMARIE CHRISTINE, LUCA MAGALI, MANSOUR DOUNIA, MANUEL JULIANE, MARCHIS-DE-NIAU FAMILLE, MATINO ALEXANDRA, MEYNIER FRANCK, MICHEL PHILIPPE, MONTES MORIN OLGA, MOREAU GWENAELLE, NAPOLIER GENEVIÈVE, PADOVANI JEAN-PASCAL, PEGLION CLAUDE, PHILIPPE CHRISTELLE, PILATO COSIMA, PILIBOSSIAN KAREN, PIQUET-BIAGI STÉPHANIE, PULON PATRICIA, QUIERCELIN ARSÈNE, RABHI FIRAS, RAMBLIERE SANDRINE, RICORDEAU KANÉLIA, RIEUX SASSI CATHERINE, RUTHIRARAJAN OLIVIA, SBAI BAALBAKI ANISSA, SCHEMBRI EMMA, SENIA DELPHINE, SIMON-CANEPA ALICE, THUAIRE AUDREY, TILLIE STÉPHANE, VAN OVERBEKE DANA, VIALA AUDREY, VIALA BRIGITTE, WEIL INGRID, ZIKA CLAIRE-MARIE

© Éditions Maïa

Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en encre, ils sont conçus et imprimés en France.

Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation interdits pour tous pays.

ISBN : 9791042524838

Dépôt légal : décembre 2025

*Le temps nous vole tout, sauf ce que nous avons osé
ressentir avec intensité.*

Ornella Belfiore

.

Playlist

Hey There Delilah – **Plain White T's**

Time in a Bottle – **Jim Croce**

Je te laisserai des mots – **Patrick Watson**

Lights Are On – **Tom Rosenthal**

Sign of the Times – **Harry Styles**

Turning Page – **Sleeping At Last**

Patience – **The Lumineers**

The Wisp Sings – **Winter Aid**

New Home – **Austin Farwell**

My Heart Is Buried in Venice – **Ricky Montgomery**

Corbeau – **Cœur De Pirate**

Where's My Love – **SYML**

The Night We Met – **Lord Huron**

Sparks – **Coldplay**

Just Give Me One More Day – **Alej**

Heal – **Tom Odell**

Chapitre 1

Les morts me visitent avant de mourir.

Je ne les connais pas, pour la plupart. Ce sont des visages croisés dans la rue, des silhouettes aperçues au supermarché, des regards qui ont effleuré le mien sans s'y attarder. Des inconnus. Des passants. Des vies qui s'écoulent parallèlement à la mienne, jusqu'à ce que nos chemins se croisent une dernière fois dans mes rêves.

Un mois. C'est toujours le même délai. Un mois entre le moment où je les vois dans mon sommeil et celui où leur nom apparaît dans les nécrologies locales.

Mon nom est Oryane Delorme. J'ai vingt-huit ans et je suis conservatrice au Musée des arts modestes de Saint-Hilaire. Un petit établissement provincial, suffisamment discret pour me permettre de vivre en retrait, entre les murs protecteurs de mon appartement et les salles silencieuses du musée. Les gens me trouvent réservée, mystérieuse parfois. Ils ne savent pas que ma distance est une forme de protection. Pour eux, pas pour moi.

*

La première fois, j'avais huit ans.

C'était monsieur Leroy, notre voisin du troisième étage. Un homme âgé au sourire bienveillant qui me tendait souvent des bonbons enveloppés dans du papier brillant lorsque nous nous croisions dans l'escalier. Cette nuit-là, j'ai rêvé de lui.

Il était assis sur un banc, au parc municipal, nourrissant les pigeons. La scène était banale, ordinaire, mais teintée d'une lumière étrange, comme lorsqu'on regarde à travers un verre dépoli. Dans mon rêve, il s'est tourné vers moi et m'a souri, d'un sourire différent, plus doux, presque triste.

— C'est joli, tu ne trouves pas, Oryane ? Le temps qui passe.

Je me suis réveillée en sursaut, la gorge serrée par une angoisse que je ne pouvais nommer. Un mois plus tard, ma mère m'a appris que monsieur Leroy avait fait une crise cardiaque dans son sommeil. On l'avait retrouvé paisiblement allongé dans son lit, comme endormi.

Je n'ai pas fait le lien immédiatement. J'étais une enfant, après tout. Mais ensuite, il y a eu madame Prévert, la bibliothécaire à la voix douce. Puis Antoine Meunier, le garçon de ma classe qui collectionnait les coquillages. Et d'autres encore, comme des perles sombres s'enfilant sur un collier invisible.

À dix ans, j'ai commencé à tenir un journal des rêves. À douze ans, j'arrachais le journal local des mains de mon père chaque matin pour vérifier les avis de décès. À treize ans, j'ai compris que ces rêves n'étaient pas des coïncidences. À quinze ans, j'ai tenté pour la première fois d'empêcher une mort.

C'était une adolescente, à peine plus âgée que moi. Dans mon rêve, elle traversait la rue, les écouteurs dans les oreilles, absorbée par la musique. Je l'avais reconnue ; elle fréquentait le même lycée que moi. Le lendemain, j'ai passé la journée à la chercher, à l'observer de loin. J'ai fini par l'aborder maladroitement, prétextant une enquête pour le journal du lycée. J'ai essayé de la mettre en garde, de façon détournée, contre les dangers de traverser la rue sans faire attention. Elle m'a regardée comme si j'étais folle.

Un mois plus tard, elle est morte.

Pas dans un accident de la route, comme je l'avais cru, mais d'une rupture d'anévrisme foudroyante, en plein cours de mathématiques.

J'ai compris alors que ce que je voyais n'était pas forcément les circonstances de leur mort, mais simplement... eux. Leur essence, peut-être. Leur dernière empreinte dans ce monde. Un écho prémonitoire de ce qui allait disparaître.

Aujourd'hui, je vis avec ce don – cette malédiction – comme on vit avec une maladie chronique. J'ai établi des règles, des rituels. Le journal des rêves est devenu une archive méticuleuse. Nom (quand je le connais), description physique détaillée, date du rêve, contexte. Une base de données macabre que je tiens à jour avec une précision maniaque. Puis, un mois plus tard, je complète l'entrée avec la date de décès et les circonstances, quand je parviens à les découvrir.

Je ne tente plus d'intervenir.

À quoi bon ?

J'ai fini par comprendre que ce que je vois n'est pas un avertissement, mais une annonce. Implacable, inaltérable. J'ai essayé, pourtant. Dieu sait que j'ai essayé. Je me suis interposée, j'ai prévenu, j'ai alerté. J'ai même, une fois, physiquement empêché un homme de monter dans sa voiture en simulant un malaise devant lui.

Il est mort ce soir-là quand même, électrocuté par son grille-pain défectueux.

Ma mère a toujours su que quelque chose n'allait pas.

Elle me surveillait du coin de l'œil, inquiète de mes cauchemars récurrents, de mes questions sur la mort, de mes périodes de mutisme. Un jour, à seize ans, dans un moment de faiblesse, je lui ai tout avoué. Son visage s'est décomposé lentement, comme une photographie se dissolvant dans l'acide.

— Tu ne dois jamais parler de ça à personne, Oryane, a-t-elle dit d'une voix blanche. Jamais.

Je l'ai surprise, ce soir-là, feuilletant de vieilles photos de famille, s'arrêtant longuement sur le portrait de ma

grand-mère maternelle, morte avant ma naissance. Elle a refermé l'album brusquement en m'apercevant. Nous n'avons plus jamais évoqué le sujet, mais quelque chose s'est brisé entre nous ce jour-là. Comme si j'étais devenue à ses yeux autre chose que sa fille.

Un rappel, peut-être, d'un secret familial enfoui.

Notre relation s'est distendue au fil des ans, jusqu'à n'être plus qu'un rituel de politesse : un appel hebdomadaire, une visite mensuelle, des conversations superficielles qui contournent soigneusement l'essentiel. Elle vit maintenant à trois cents kilomètres de Saint-Hilaire, et cette distance géographique n'est que le reflet de celle que nous avons construite entre nous, brique après brique.

*

Au musée, je suis appréciée pour mon attention aux détails, mon sens de l'organisation, ma discrétion. Mes collègues me trouvent un peu étrange, sans doute, mais compétente. Le directeur, monsieur Vanier, me laisse carte blanche pour les expositions temporaires, satisfait de mon travail méticuleux.

— Vous avez un don pour mettre en valeur les œuvres oubliées, Oryane, me dit-il souvent.

Si seulement il savait.

Je préfère travailler avec les objets qu'avec les personnes. Les objets ne meurent pas – du moins, pas comme nous. Ils se détériorent, s'altèrent, mais leur disparition est lente, prévisible, sans drame. Je passe des heures à cataloguer, restaurer, préserver. Chaque objet correctement classé, chaque pièce sauvée de l'oubli est une petite victoire contre l'inéluctable.

L'ironie ne m'échappe pas. Je passe ma vie à préserver des traces du passé tout en étant incapable de changer l'avenir.

*

Camélia est la seule personne que je pourrais qualifier d'amie. Nous nous sommes rencontrées à l'université, dans un cours d'histoire de l'art. Elle parlait trop, riait fort, attirait l'attention – tout ce que j'évitais soigneusement. Pourtant, c'est peut-être justement cette différence qui m'a attirée vers elle, comme un papillon de nuit vers une lampe.

Elle sait que je suis *intuitive*, comme elle le dit.

Je lui ai parlé de « pressentiments », d'une sensibilité particulière aux « énergies » des gens. C'est le plus près de la vérité que je me suis permis avec elle. Elle trouve ça fascinant, un peu ésotérique, mais elle n'insiste pas quand je détourne la conversation.

Camélia vit dans l'instant présent, intensément, passionnément.

Elle collectionne les amants comme d'autres collectionnent les timbres, s'enthousiasme pour un nouveau hobby chaque trimestre, change de coupe de cheveux avec les saisons. Je l'envie parfois, cette capacité à se lancer sans réfléchir, sans calculer, sans anticiper.

Mais je n'ai jamais rêvé d'elle, et c'est peut-être pour cela que je peux l'aimer sans réserve.

*

Mon appartement est situé au dernier étage d'un vieil immeuble du centre-ville. Un deux-pièces mansardé, avec des poutres apparentes et une vue sur les toits en ardoise de Saint-Hilaire. C'est mon refuge, mon sanctuaire. Les murs sont tapissés de livres, de gravures anciennes, de photographies en noir et blanc. Dans un coin du salon, un petit autel improvisé : des bougies, quelques pierres ramassées en bord de mer, une plante grasse qui survit malgré mes oublis fréquents.

Chaque soir, avant de me coucher, j'allume une bougie pour ceux dont j'ai rêvé récemment. Un petit rituel païen,

sans doute inutile, mais qui m'apporte un semblant de paix.
Une façon de dire :

*Je t'ai vu. Je me souviens de toi. Tu n'es pas parti sans
laisser de traces.*